

Essai

Number 77, Winter 1999–2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19369ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (77), 42–53.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, LE DÉFI DE LA PERVERSION

Francine Belle-Isle
Nota bene, Québec, 1999,
231 p. ; 22 \$

Dans son plus récent ouvrage, le grand psychanalyste Denis Vasse propose une définition éclairante du sujet pervers : « Si le symbole fait l'homme, le diable le défait. Le pervers diabolise le désir : il dédouble l'homme en prétendant venir à bout de l'ambiguïté dans laquelle il le plonge. » (*La dérision ou la joie*, 1999.) Sans doute est-ce dans une telle confusion qu'est engoncée toute l'œuvre de Rousseau, ce pourquoi Francine Belle-Isle parle, pour circonscrire son écriture, d'une permanente ambivalence où le fantasme et la réalité, plutôt que de s'opposer terme à terme, se conjuguent dans un regard dont le point focal se multiplie à mesure qu'il approche de l'insondable, de la réserve désirante.

On peut donc voir la perversion comme la faille dans la sociabilité idéale à laquelle aspire l'auteur de l'*Émile* et faire de l'exception la ligne pointillée distinguant un imaginaire d'illusions et un réel de contraintes. Placés devant une logique et une économie libidinales se déployant dans une équivoque sexuelle fondamentale, nous affrontons inévitablement un corpus contradictoire qui avance en se retirant, mouvement critique qui cherche, écrit Francine Belle-Isle, à « maîtriser une horreur essentielle, celle de voir se confondre l'être et le paraître, quand il y aurait tout à gagner, au contraire, à miser sur l'un comme sur l'autre, dans une sorte d'indépendance récupératrice ». Vivre le pluriel de l'humanité oblige à considérer cette horreur sans éviter la diabolisation. L'enjeu consiste ici à effectuer une révision des

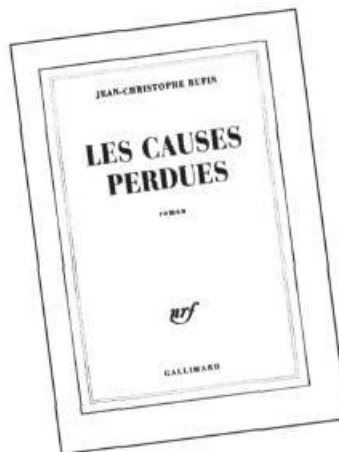
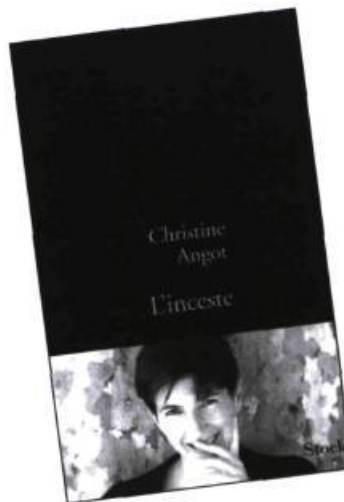
rapports entre le corps et le sujet, entre la parole et la vérité. Un tel travail conduit à poser la performativité pour ainsi dire intrinsèque d'une structure perverse (que Krafft-Ebbing retrouvait justement chez Rousseau, Sade et Sacher Masoch) située tout à la fois en marge et au centre des structures de la névrose et de la psychose, de même qu'au-delà de la catégorie simplificatrice de perversion, laquelle ne se donne pas sur un modèle représentationnel.

La perversion est peut-être un signe de l'humanisme, l'extrémité de la modération à laquelle visait Montesquieu. Au bout du désir, lorsque la loi s'exténue, la table est mise pour tous les compromis, ce que l'auteure appelle à juste titre « la communion dans la différence ». On pourrait conclure à un paradoxe. Je préfère assumer qu'à l'injustice de la communauté Jean-Jacques érige la multiplicité de la méduse.

Michel Peterson

L'INCESTE
Christine Angot
Stock, Paris, 1999,
216 p. ; 26,95 \$

Elle fait parler d'elle, Christine Angot. Cet automne, elle publiait *L'inceste*, variation sur le thème qui hante et travaille son œuvre. Une œuvre fort dérangement, en partie parce qu'elle tourne autour du *Sujet Angot* (titre du roman précédent). Les neuf livres que Christine Angot a publiés parlent exclusivement d'elle, de sa vie, de sa fille, des siens, des gens qu'elle croise. Côté Christine Angot, c'est risquer une entrée involontaire en littérature. Avant de publier *L'inceste*, elle a consulté un avocat. Ainsi a-t-elle changé les noms, mais pas l'histoire. « Être incapable d'inventer n'est pas de l'impuissance, c'est un principe », précise-t-elle.



Donnée essentielle pour saisir la démarche. On risque toutefois d'être saisi avant. Parce qu'elle est saisissante, l'écriture de Christine Angot.

Le livre commence avec une aventure homosexuelle que Christine Angot raconte à la manière d'Hervé Guibert dans *Lettre à un ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Elle écrit : « J'ai été homosexuelle pendant trois mois. Plus exactement, trois mois, j'ai cru que j'y étais condamnée. » Cette stupeur passionnelle s'étend sur des pages et des pages. On cherche où est le rapport avec le titre. On découvre alors qu'on est comme tout le monde : on veut savoir. Un point pour l'auteure. Qui file vers la folie, veut se faire interner. Vers la moitié du livre, le propos commence à s'accrocher au titre. Tout fait sens. On finit par savoir ce que traduit *L'inceste*.

Pour lire Christine Angot, il faut accepter l'inconfort, l'agacement des redites, des

obsessions, sa façon de ronger un os comme un chien, animal auquel elle se compare souvent dans *L'inceste*. Qu'on se le dise : Christine Angot ne joue pas. Elle fait partie des écrivains dont la vie, une fois mise en forme, devient littérature. Ça ne plaît pas à tous, mais ce n'est pas l'effet recherché. Avec *L'inceste*, Christine Angot affirme son rapport viscéral aux mots. Son livre est inclassable, au bord de la mort et parfaitement vivant, presque vainqueur.

Johanne Jarry

LES CAUSES PERDUES
Jean-Christophe Rufin
Gallimard, Paris, 1999,
233 p. ; 27,50 \$

L'aide humanitaire n'est pas ce qu'elle paraît ou ce qu'elle devrait être. Et l'un des pionniers du mouvement Médecins sans frontières français, Jean-Christophe Rufin, démontre, avec un réalisme affligeant, que l'altruisme est la forme supérieure de l'égoïsme. À qui a profité et à qui profitera encore et toujours l'aide officiellement destinée aux plus démunis de la planète ? Avant tout, aux Occidentaux donateurs de miettes, à ceux qui se débarrassent de leur encombrante mauvaise conscience en envoyant un sac de riz à des crève-la-faim qui leur coupent l'appétit pendant le grand *show* télévisé du soir. Auréolent leurs bras armés les figures quasi mythiques du *French Doctor*, du légendaire sauveur humanitaire, bref du *Peter Pan* du XX^e siècle. Car il faut aider ce pauvre qu'il devient inconvenant et lassant de contempler sur papier glacé.

Apaiser les misères humaines, c'est se donner le beau rôle et il est un peu déroutant de découvrir, derrière les motivations humanitaires de ces nouveaux rédempteurs, des femmes et des hommes avec leurs forces, leurs faiblesses et leurs dilemmes pas toujours avouables. Ainsi en 1985, les habitants d'Asmara, dans le nord de l'Éthiopie, assistaient, ravis et ébaubis, au débarquement spectaculaire d'Euro-

péens venus faire le bien faute de mieux. La famine avait poussé sur les routes des milliers de morts en suspens. Les êtres humains tombaient comme des mouches et s'entassaient comme des sacs. La misère, cette infernale machine à tuer, avait été fomentée de toute pièce, avec l'assentiment des plus grands, par le gouvernement éthiopien afin d'émouvoir l'opinion des pays riches, de s'attirer leur manne et de déporter massivement les populations en vue d'un rééquilibrage démographique, donc politique.

Sans compassion, et chichement somme toute, les nations riches se délestaient de nourriture, qu'accompagnaient des équipes médicales, enrichissant au passage les notables locaux, que représente Hilarion Gregorian, ancien marchand d'armes reconverti en narrateur. Ces concessionnaires de la faim ont, certes, sauvé des vies. Mais après ? Les conséquences à long terme sont désastreuses. L'Occident a nourri la guerre faute de réflexion et de raisons de vivre suffisantes.

Il n'y a de causes perdues pour personne, mais à qui profite le crime ?

Sandra Friedrich

MA MÉMOIRE JUSQU'À TES LÈVRES CARNETS INTIMES (tomes 1 et 2)

Michel Muir
Écrits des Hautes-Terres,
Ripon, 1998, 95 p. ; 1999,
107 p. ; 14,25 \$

Que dire face à l'œuvre écrite avec sincérité et minutie et qui pourtant n'émeut pas son lecteur ? Je ne sais. Toute réticence, par définition, risque ici de blesser. Il n'est pourtant pas possible de se dire séduit. Je le répète : je ne sais que dire.

Michel Muir, intelligemment, consacre à l'écriture les involontaires loisirs que lui impose une période de chômage. Il investit dans cet effort courageux tout ce qu'il peut rassembler de conviction et de générosité. Le malheur, c'est que les carnets qui en résultent sont

tantôt mièvres tantôt naïfs, presque jamais stimulants. Il écrit, par exemple, en saluant Satan au passage : « C'est parce que je suis certain de ces choses que toute technique me révulse : c'est parce que je suis au courant de la portée de nos pensées et de nos actes que je mets en garde ceux qui ne peuvent contrôler leurs désirs. » Pareille certitude laisse pantois. Qu'on en tire un enseignement pour autrui achève de décourager.

Le genre littéraire qui s'en remet à l'ego, des carnets intimes à l'autobiographie caractérisée, comporte tant de difficultés qu'il ne compte que de très rares réussites. La sincérité de l'auteur ne change rien à cette règle brutale.

Laurent Laplante

LES LANGUES DU ROMAN DU PLURILINGUISME COMME STRATÉGIE TEXTUELLE

Sous la dir. de Lise Gauvin
Presses de l'Université de
Montréal, Montréal, 1999,
178 p. ; 24,95 \$

Le « plurilinguisme textuel », que Lise Gauvin appelle aussi « multilinguisme » et « hétérolinguisme », est défini d'entrée de jeu comme « la variation interne qui fait se juxtaposer, se succéder ou se confronter plus d'une langue dans un même texte » ; le terme « langue » est entendu ici dans la double acception de « langues étrangères » et de « niveaux de langues ». Si la perspective dialogique bakhtinienne est le principal « ancrage théorique », les essais d'Édouard Glissant, de Jacques Derrida, de Roland Barthes et de quelques autres sont aussi convoqués.

Le corpus étudié est très varié. Ginette Michaud et Georg Kremnitz s'intéressent respectivement aux œuvres de James Joyce et de Jorge Semprun, deux auteurs qui écrivent en français, mais dont la langue d'origine est l'irlandais dans le premier cas et l'espagnol dans le second. Sept autres collaborateurs examinent des romans du répertoire français (Rainier Grutman),

québécois (Lise Gauvin), acadien (Raoul Boudreau), belge (Jean-Marie Klinkenberg), sénégalais (Amadou Ly, Alioune Diané) et guadeloupéen (Katherine Khordoc). Chacun traite de l'un des nombreux aspects des rapports langues/littératures : les phonographies de l'accent, le bilinguisme littéraire, son ambiguïté, son inconfort, les faits et effets de langue, les procédés littéraires, la thématique identité-aliénation, le pérégrinisme, la créolisation. Tous tendent à démontrer que « si le plurilinguisme paraît indissociable de l'art romanesque comme tel, les connotations qui l'accompagnent diffèrent sensiblement en fonction de l'environnement linguistique – le co-texte – dans lequel il s'insère ».

Voilà un collectif matériellement mince mais qui élargit bellement les horizons du roman francophone mondial.

Jean-Guy Hudon

LE SECRET DE BLANCHE Blanche Landry De L'Homme, Montréal, 1999, 282 p. ; 24,95 \$

On ne peut nier que le sujet du *Secret de Blanche* – l'inceste entre un père et sa fille – a été amplement traité dans la littérature, québécoise ou autre. Les témoignages du genre *réalité-choc*, quant à eux, appartiennent également au domaine du déjà vu et entendu. Pourtant, Blanche Landry adopte une démarche originale, présentant l'histoire vraie de cette relation dévastatrice en trois volets, chacun correspondant à une époque et à une vision propre aux divers stades du développement psychologique de Blanche. Il y a d'abord l'enfant flouée et trahie devenue une jeune femme fragile, victimisée par toutes sortes d'abuseurs (et pas que des hommes), qui nous livre son autobiographie avec simplicité. Puis, dans un deuxième temps, Blanche explique sa quête de thérapies qui l'aideront à guérir de son douloureux passé et enfin, devenue elle-même psychothérapeute,

l'auteure livre le fruit de ses recherches universitaires dont vous aurez sans doute deviné le sujet.

En somme, dans une synthèse réussie, l'auteure confirme, d'après son propre cheminement et du haut de son savoir, que l'on peut guérir complètement de la blessure de l'inceste.

Suzanne Desjardins

FRANCOPHONIES MINORITAIRES AU CANADA

Sous la dir.
de Joseph Yvon Thériault
D'Acadie, Moncton, 1999,
578 p. ; 49,95 \$

Six grands axes (la géographie, l'histoire, la socioéconomie, le politicojuridique, l'éducation, la culture), 25 chapitres, encore plus d'auteurs. Le survol est à la fois majestueux et attentif, prompt à débusquer les parentés entre les francophonies de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest, mais aussi respectueux des différences de rythme et de situation qui distinguent ces entités. Quiconque se sent lié à ces francophonies qu'un certain Québec enterre sans les ausculter trouvera ici son profit.

Ce qui séduit dans ce collectif est aussi, paradoxalement, ce qui agace. La cohérence de l'édifice est, en effet, si fermement maintenue qu'une coordination centrale a forcément veillé à maintenir chaque pierre dans le créneau assigné. On a évité ainsi les fastidieuses répétitions qui déparent presque à tout coup les aventures collectives. Par contre, c'est avec une certaine surprise, pour ne pas dire un chagrin certain, qu'on voit ces multiples dossiers converger avec ardeur, presque avec hargne, dans l'assaut contre le Québec. Ce n'est même pas la virulence de la charge qui étonne, car le Québec en mérite le plus gros, mais son unanimité. Il faudra attendre l'un des derniers textes, celui de François Paré, pour que s'ajoute non un bémol, mais un début d'équilibre. Cela fait réfléchir.

Laurent Laplante

INTERNET ET APRÈS ? UNE THÉORIE CRITIQUE DES NOUVEAUX MÉDIAS, SUIVI D'UN GLOSSAIRE

Dominique Wolton
Flammarion, Paris, 1999,
240 p. ; 39,50 \$

Il existe, surtout dans les pays anglo-saxons, des librairies spécialisées qui ne vendent que des ouvrages consacrés à l'informatique et à Internet. Mais combien, parmi les auteurs de ces nombreux ouvrages techniques, ont osé commenter et critiquer ce que l'on nomme « les nouveaux médias » ? Dominique Wolton, sociologue des médias et théoricien de la communication, amorce une critique ouverte et lucide du gigantesque phénomène entourant Internet, en étudiant ce nouveau progrès technique dans son contexte historique et social et à la lumière de l'évolution des médias depuis un siècle. Pour l'auteur, l'efficacité technique d'Internet, alliant proximité apparente et rapidité éblouissante, met paradoxalement en évidence un fait indéniable : les hommes sont différents et auront toujours du mal à se comprendre, peu importe les liens techniques qui leur permettent de communiquer entre eux, même instantanément. En ce sens, Internet n'est pas la solution à tous les maux.

Pourtant, beaucoup (et même Bernard Pivot dans son émission *Bouillon de culture*) restent perplexes devant les réticences de Dominique Wolton : « Comment peut-on aujourd'hui critiquer l'inévitable Internet ? », se demandent-ils en substance. Mais là n'est pas l'essentiel du propos de l'auteur. Sa réflexion couvre un spectre beaucoup plus large et examine l'ensemble des médias actuels ; ainsi, l'auteur se penche sur la situation des chaînes télévisuelles (généralistes contre spécialisées) et sur la culture médiatisée ; il examine

nos attitudes et nos inquiétudes de profanes face aux progrès techniques et notre impression – mal fondée – de « retard » face à la science et aux systèmes techniques qui, selon certains, risqueraient d'avancer sans nous.

Une fois de plus, le sociologue français dérange en s'attaquant à l'unanimité créée autour d'Internet et le doute qu'il soulève, à la fois éclairé et incisif, reste bénéfique, car Dominique Wolton met nos certitudes à l'épreuve et s'affranchit des objections convenues. Pourtant, et c'est dommage, *Internet et après ?* reste introuvable dans les librairies spécialisées dans les ouvrages d'informatique !

Yves Laberge

LA MÉMOIRE DES DÉCHETS ESSAIS SUR LA CULTURE ET LA VALEUR DU PASSÉ

Sous la dir. de Johanne
Villeneuve, Brian Neville
et Claude Dionne
Nota bene, Québec, 1999,
243 p. ; 23 \$

Que reste-t-il quand les restes nous assaillent ? Cette question, en forme de boutade bien sûr, ouvre à la thématique du rapport entre des (mi) lieux – réels, imaginaires ou virtuels –, des temporalités, des corps, des langues et des savoirs dont la complexité est devenue telle que leur saisie ne semble désormais possible que dans des espaces technologiques transformant tout en commodité et reléguant l'expérience humaine à la légende, au mythe. Jamais dans l'histoire de l'humanité nous n'avons plus stocké d'information, jamais nous n'avons formulé de projets plus grandioses (pensons à la cartographie du génome humain), jamais nos capacités de simulation n'ont produit autant d'effets en ce qui a trait à la production et à



la résistance et n'ont permis autant de génocides culturels. Qu'advient-il alors du surgissement de l'oubli ?

C'est au cœur de la circulation dense des économies, des continents et des humains que plongent les textes de l'ouvrage qui reprend l'essentiel d'un colloque international tenu en mars 1995 à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, à Montréal. Parmi tous les termes qui cimentent la réflexion, je ne peux pas ne pas retenir celui de *traumatisme*, auquel les auteurs de la préface, reprenant Shoshana Felman reprenant Elie Wiesel, associent le témoignage en tant que voie d'accès royale aux événements de notre monde. Une fois mis en lumière le trauma considéré comme devenir, alliance des symbioses, appel de la meute, mise en jeu des plaies, c'est toute la vaste discussion sur l'éthique et la responsabilité qui ressort inévitablement. Que se passe-t-il quand le spectacle de la vérité n'est plus que divertissement télévisuel ou sème fonctionnel d'une justice fabricante d'énoncés qui n'ont aucun rapport avec les faits ? Est-il encore pensable de faire tranquillement de la mémoire un espace communautaire, ou s'est-elle enfuie dans les replis d'une histoire perdue dans notre « petit technique » ?

Il y va de la matérialité même des sociétés que nous habitons tant bien que mal, à distance, incertains de ce qui leur adviendra. Intervient dans ce contexte la nécessité de recourir à la notion de « déchet ». Mais plutôt que de s'en

tenir au sauvetage des phénomènes, c'est au recyclage culturel des mémoires transverses que s'attardent plusieurs essais pour ensuite analyser les facteurs d'authenticité et d'identité qui les composent ; cette interrogation, théorique d'abord, se porte sur l'histoire concrète de la gigantesque dévastation de notre siècle par la suite, histoire dont le rhizome scintillant de noir se prononce *Shoah*.

Michel Peterson

LES GRANDS PENSEURS DU MONDE OCCIDENTAL

Jean-Marc Pottle
Fides, Montréal, 1999,
622 p. ; 19,95 \$

En bon professeur dont la course fut féconde, Jean-Marc Pottle laisse des traces de son parcours. Quitte à préciser sans cesse ces traces. D'où la nouvelle édition de son généreux survol de la pensée occidentale. On y trouve peu d'effets de manche, mais beaucoup de rigueur dans le résumé de réflexions immenses, un respect des auteurs d'autant plus méritoire que Jean-Marc Pottle n'a jamais caché ses valeurs, une belle liberté dans le choix des témoins.

Car Jean-Marc Pottle ne réserve pas l'auréole du penseur aux seuls philosophes. Certes, il paie tribut aux « prévisibles » que sont Aristote ou Hegel, mais il n'écarte pas pour autant Freud ou Tocqueville, même si tels penseurs sont rarement conviés dans le cercle philosophique. Cela décloisonne et stimule.

Certains thèmes, de façon parfois un peu forcée, font fréquemment surface. Si l'auteur qu'examine Jean-Marc Pottle n'en a pas toujours fait un élément majeur de sa pensée, il est patent, en revanche, que ces thèmes méritent qu'on consente à un certain détour. Pensons à la question juive, au féminisme, à l'État, à la religion. Jean-Marc Pottle ajoute à propos de chacun une bibliographie triée et éclairante. Trace précieuse.

Laurent Laplante

LES DOUZE MUSES D'ALEXANDRE DUMAS

Dominique Fernandez
Grasset, Paris, 1999,
325 p. ; 32,25 \$

Quel bel éloge, un peu tardif néanmoins, mais mieux vaut tard..., rendu au petit-fils du marquis de La Pailleterie et d'une esclave noire de Saint-Domingue.

Dominique Fernandez prend le parti de la gourmandise des mots gais, du goût païen et des histoires ludiques, états d'être des plus suspects à notre époque, qui veut que la littérature soit une chose sérieuse et intellectuelle.

Réhabiliter un Alexandre Dumas père de 91 pièces de théâtre et d'une centaine de romans, d'une logorrhée de Mémoires et autres impressions de voyage. Reconnaître, en ce mulâtre exposé par la couleur de sa peau et la frisure de ses cheveux aux railleries forcément bien pensantes du Paris des années 1825, un écrivain à l'égale de Balzac et Hugo, ses contemporains illustres. Admettre l'existence d'une cinquantaine de collaborateurs habituels ou occasionnels, consommés à toutes fins utiles. Accepter l'hypothèse du plagiat qui faisait prendre à ce quateron son bien là où il le trouvait sans que sa crédibilité en soit sérieusement amoindrie. Dominique Fernandez, en passionné, réussit ça et même davantage.

Le Dumas de nos premiers émois littéraires ressurgit aux détours d'une citation où les victimes prennent leur revanche sur les oppresseurs, aux détours d'une folle expédition aux pays des aventures où 37 267 acteurs bien comptés sont mis en scène.

Cet essai littéraire à bâtons rompus est organisé sous l'égide des muses, à qui Dominique Fernandez a confié le subtil dosage entre imagination et observation, que

prône d'ailleurs le grand écrivain du siècle dernier. Son génie consistait à distribuer équitablement et correctement des faits réinventés, juste ce qu'il fallait pour leur donner une nouvelle réalité et offrir au public un territoire de liberté... et de chevauchée.

Ah ! Dumas nous est conté...

Sandra Friedrich

**OUBLIER FREUD ?
MÉMOIRE POUR
LA PSYCHANALYSE**
Dominique Scarfone
Boréal, Montréal, 1999,
288 p. ; 27,95 \$

Les évaluations de la psychanalyse ne manquent pas par les temps qui courent. En voilà une de plus, et non des moindres. Pour une fois, il ne s'agit ni de secourir ni de vilipender le père Freud. Prenant acte de la singularité de la méthode – laquelle consiste, contrairement à ce qu'on observe dans les neurosciences et les sciences cognitives, à ne pas isoler l'appareil psychique et son substrat cérébral de leur moteur, le narcissisme – Dominique Scarfone revient, dans son splendide ouvrage, à la matière de base : la mémoire. Que conserve-t-elle, pourquoi invente-t-elle et comment élabore-t-elle le devenir de tout un chacun ?

Pour répondre à cette triple question, et à plusieurs autres, quelques gammes s'imposent. En merveilleux lecteur qu'il est, Dominique Scarfone, fort d'une expérience théorico-clinique qui ne s'organise pas en fantasme, propose donc une traversée du corp(u)s freudien dans le but de revisiter l'ensemble des notions de base et de faire le point sur quelques consternants dérapages (dont par exemple la mode des personnalités multiples). Ici, point de caquetage ou de solution perverse. Il faut garder l'oreille agile. Ouverte, chacune des



réponses aux vastes problèmes posés par la psychanalyse imposent une réflexion de nature épistémologique. L'objet de la discipline : l'être humain en tant que sujet autothéorisant doué de parole... si et seulement si on la lui donne et qu'on assume patiemment les risques de ce don. Se trouve ainsi délimité un champ anthropologique fonctionnant dans un temps que ne reconnaissent plus, ou peu, nos sociétés hantées par la vitesse à tout prix. Se redéfinir dans le cadre de la cure par une approche de notre noyau d'inconscient, par un travail consistant à accueillir « son corps étranger interne », c'est-à-dire « son intime extranéité », cela revient donc à entrer dans une dimension incommensurable de l'existence humaine, à savoir la mémoire. Autrement dit, à concevoir le moi non plus bêtement comme un simple élément de la personnalité naissant du ça, mais bien comme une mémoire percevant activement le présent en procédant à des traductions des récits qui assurent avec le refoulement sa cohérence.

Une éthique s'impose alors, qui ruine les idées préconçues à propos de la psychanalyse et dépasse les questions de conduite professionnelle. Le travail du thérapeute consiste à accompagner celui qui veut apprendre pour lui-même « comment vivre ». Il s'agit de l'aider à délier les solutions désormais inappropriées qu'il a pu construire pour lui-même les moyens de se refaire. Rien à voir avec la pharma-

cotechnologie psychiatrique ou avec les ateliers fascinants de croissance personnelle. Chaque vie étant singulière, la psychanalyse n'est pas, quoi qu'on en dise, une pratique élitiste et prend au contraire le parti de la citoyenneté, du sujet acceptant le dialogue avec l'autre. Pas surprenant qu'elle fasse les frais des ennemis de la démocratie, des tenants de la mondialisation comme des gourous de la psychocorporelle transgénique.

Michel Peterson

**LE SILENCE
LA FORCE DU VIDE**
Sous la dir.
de Claudie Danziger
Autrement, Paris, 1999,
217 p. ; 41,95 \$

Le silence ponctue nos vies comme le point, la virgule scandent le texte, comme la pause, le soupir marquent la partition. Temps d'arrêt, le silence s'entend, se pèse, s'évalue. Bref, le silence signifie : de l'attention flottante de l'analyste naît l'interprétation, du silence de la toile surgit l'émotion, du silence du mystique jaillit l'extase, l'illumination.

Qu'ils évoquent la théorie de Freud ou le parcours mystique de saint Jean de la Croix, l'art vocal de la Callas ou l'art pictural de Zurbarán, Marguerite Duras ou Rainer Maria Rilke, la goutte d'eau qui trouble la nuit ou la pétaradante moto qui rompt la quiétude du sommeil, les auteurs du collectif *Le silence* tiennent parole : ils nous démontrent que le silence est multiple et ambivalent.

« Je dis le mot 'silence' et c'est comme si, rebelle à un seul sens, à une unique vérité, à peine émis, ce mot se fracturait, ouvrant à une infinité de voix. » En effet, le silence est multiple : il peut être gardé, imposé, acheté. On peut aussi se taire par peur, par respect, par pudeur. Le silence peut signifier l'investigation, la retenue, le repos. Mais il y a également mutisme, bâillon et omerta.

Ce numéro de la revue *Autrement*, collection « Muta-

tions », consacré au silence nous conduit aux confins des mots et des bruits de toutes sortes pour nous faire réaliser que le silence peut être tantôt apaisant, tantôt inspirant. Mais le silence peut aussi être terrifiant lorsqu'on y est contraint. Le silence, celui qui ressourcit et qui permet de faire le plein, est une denrée précieuse dans ce monde où les décibels lui font la vie dure : « [...] il n'est pas rare de voir les individus se protéger d'un bruit en en suscitant un autre ».

Rompres le silence, c'est un peu fuir la solitude ; qu'on se mette à l'écoute du petit écran, de Verdi, de rock ou de rap, on est déjà moins seul quand on ne s'entend pas penser !

Sylvie Trottier

LE CRI DU PEUPLE

Jean Vautrin
Grasset, Paris, 1999,
400 p. ; 36,95 \$

Quelle différence y a-t-il entre l'actuelle société française et cette période mouvementée et emmêlée qui précéda les événements de la Commune de Paris ? Aucune, selon Jean Vautrin. Juste une question de déclin. Rien n'a fondamentalement changé depuis le 18 mars 1871 et cet état de fait est inacceptable. Où sont les avancées, sociales notamment ? Ce siècle de tous les excès n'a-t-il charrié que des progrès technologiques avilissants ? L'auteur le craint et pousse un cri d'alarme. Il faut réveiller les petites gens qui étouffent sous les assauts répétés des promesses et des injustices des Grands. Le dernier né de Jean Vautrin est tout bonnement une œuvre engagée.

L'espoir était, précisément, permis durant les deux mois et demi que durèrent l'insurrection parisienne. Avant que la société bourgeoise ne mate brutalement cet excès de fièvre libertaire et ne ridiculise les aspirations des communards. Dans ce vent de liberté qui s'est ranimé, le conteur Jean Vautrin fait se côtoyer nonchalamment les Grands personnages historiques, les Courbet, les Vallès, les Thiers,

et les héros jactant un drôle de patois et faisant la fête et l'amour sous les bombardements. Les Horace Grondin, les Mespluchet, les Tarpagnan, les habitués des caf'conc' tiennent le haut du pavé dans une chronique qui lève le voile sur une période troublée et peu connue de l'histoire française. La tempête s'est levée. *Le cri du peuple* est une incitation à la révolution...

Sandra Friedrich

COMMENT PEUT-ON ÊTRE FRANÇAIS ?

REGARD D'UN ANGLAIS SUR UN PAYS

EXCEPTIONNEL

Jonathan Fenby

Trad. de l'anglais

par Renée Wartski

Le Pré aux Clercs, Paris,
1999, 317 p. ; 29,95 \$

Cet ouvrage de Jonathan Fenby laisse songeur quant à son intérêt et à sa pertinence, du moins dans sa version française. D'abord publié en

anglais, *Comment peut-on être français ?* visait manifestement à pourfendre les préjugés qu'entretiennent les Anglo-Saxons à l'égard des habitants de l'Hexagone. Et, de ce point de vue, Jonathan Fenby fait honnêtement son travail de journaliste, dénonçant les clichés et les stéréotypes, brochant pour ses compatriotes un fidèle portrait de la France contemporaine et de ses contradictions. Là où le bât blesse, c'est que le lecteur francophone n'apprendra rien de neuf dans ce livre, s'il lit un tant soit peu les journaux et s'il est minimalement informé. *Comment peut-on être français ?* tient plus d'ailleurs du reportage journalistique que de l'essai, genre dont il se réclame. Sans vouloir reprocher à Jonathan Fenby de pratiquer son métier, l'on peut toutefois émettre des réserves quant à la manière dont il traite son sujet, c'est-à-dire à coups de faits et de statistiques, un procédé qui finit par lasser s'il n'est pas soutenu par la réflexion ou

l'argumentation. Déçu, le lecteur reconnaîtra néanmoins volontiers à Jonathan Fenby des connaissances approfondies sur la France, mais l'ouvrage lui apparaîtra éclectique et superficiel ; il y cherchera en vain l'analyse, une ligne directrice, voire une thèse. En bout de ligne, il se demandera s'il valait vraiment la peine que ce livre soit traduit en français.

Louise Villemaire

LA VRAIE MORALE SE MOQUE DE LA MORALE

Alain Etchegoyen

Seuil, Paris, 1999,
229 p. ; 36,95 \$

Le thème est d'une actualité criante, la formule pascalienne, l'analyse entée sur le réel, le philosophe convivial. Tout cela façonne un livre accessible et nécessaire, même si le titre, accrocheur, escamote le vrai sujet : la responsabilité.

Victime d'une mode qui s'en gargarise sans l'assimiler, la notion de responsabilité, déclare Alain Etchegoyen, est devenue populaire et opaque. Les avocasseries font que la personne à qui on demande, après un accident, si elle est « responsable » se borne désormais à répondre que non : « J'ai une police d'assurance blindée. » Le contenu moral de la responsabilité s'estompe et disparaît au bénéfice d'une définition réductrice et défensive. On retrouve les thèmes de Jonas et de Lévinas.

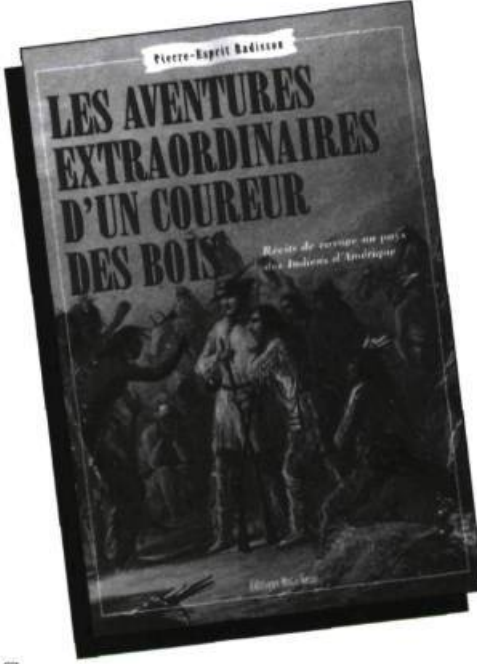
Alain Etchegoyen, qui se garde de confondre responsabilité et culpabilité, insiste non seulement pour rapatrier le mot et la nation dans le champ moral, mais pour leur restituer leurs pleines connotations positives. Identifier un responsable, ce ne doit pas être uniquement le préalable à une condamnation, mais aussi le geste qui conduit aux félicitations et à l'hommage. Être responsable d'une réussite, c'est possible !

Les intermèdes culinaires ne convaincront pas tout le monde, mais s'il faut cela pour expliquer la responsabilité, allons-y.

Laurent Laplante

RADISSON

AU CŒUR DE NOTRE HISTOIRE
UN GRAND RÉCIT D'AVENTURE



LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'UN COUREUR DES BOIS

Pierre-Ernest Radisson

Récits de voyage au pays des Indiens d'Amérique

Éditions Nota bene

**LA MUSIQUE, LA
RECHERCHE ET LA VIE
UN DIALOGUE
ET QUELQUES DÉRIVES**
Jean-Jacques Nattiez
Leméac, Montréal, 1999,
257 p. ; 25,95 \$

Dans la première partie de son ouvrage, Jean-Jacques Nattiez fait intervenir un interlocuteur anonyme qui le questionne sur son cheminement culturel et intellectuel, se donnant l'occasion de faire la genèse de son intérêt pour le structuralisme et la sémiologie littéraire, qui l'ont mené à ses recherches en musicologie, aujourd'hui connues du grand public et reconnues par le cercle des initiés. Ce dialogue érudit met en scène un penseur passionné pour l'écriture et la musique, un chercheur très conséquent qui a toujours remis en doute ses choix et orientations intellectuels de même que ses idéologies. La seconde partie de l'ouvrage est composée quant à elle de courts articles (déjà publiés dans diverses revues) de valeur inégale où Jean-Jacques Nattiez, après avoir discuté, parlé de sa science, l'applique à proprement parler dans un cadre de recherche. Encore ici le sémiologue ne manque pas de poser de bonnes questions (comment être wagnérien ?, y a-t-il une musique québécoise ?, etc.) sans donner dans l'hermétique techniciste, vulgarisant sa science de manière à la rendre accessible à un large public. Ces articles sont pour la plupart des commentaires de textes (ceux de Baudelaire-critique, de Boulez-technicien, de Gould-prophète, etc.) que Nattiez-exégète dépouille, interprète et parfois paraphrase. Je regrette toutefois et ne comprends pas l'acharnement et l'effort parfois aveugles que met le chercheur à commenter strictement le répertoire de la musique classique et ses auteurs, laissant non pas dans l'ombre mais bien plutôt

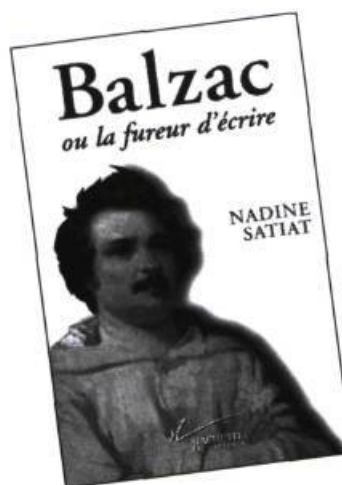
dans la fosse (vu son propos dégradant) les autres styles qu'il nomme à la va-vite, sans se salir les mains, jazz, rock ou heavy métal, le plus souvent en utilisant l'italique pour bien marquer leur (supposée) roture. Il m'apparaît par exemple par trop anachronique de ne retenir que le compositeur Garant, ses œuvres, ses propos, pour répondre à la question de l'identité musicale québécoise, comme s'il était le germe culturel et musical prévalant de cette identité ; il eût peut-être fallu préciser qu'il s'agissait, dans cette investigation, strictement de musique classique et non de musique québécoise populaire. Cet ouvrage n'en livre pas moins un enseignement pertinent à ceux qui hésitent trop souvent, faute de notions, à évaluer l'esthétique d'une œuvre (musicale ou littéraire).

Frédéric Boutin

**FILS, LIGNES, RÉSEAUX
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE
AMÉRICAINE**
Jean-François Chassay
Liber, Montréal, 1999,
291 p. ; 27 \$

L'entreprise s'imposait et Jean-François Chassay la mène à bon port. Nous en savons si peu sur la littérature américaine récente que nous la réduisons à Stephen King et à quelques autres industriels. Nous nous privons ainsi d'immenses et stimulants auteurs dont Jean-François Chassay décode et déploie avec clarté les contributions, les ressemblances, les complémentarités : Updike, Roth, Stein, Nabokov...

Original, rigoureux, probant, le travail de Jean-François Chassay rattache sa brochette d'auteurs à deux axes majeurs de l'aventure américaine : la machine et l'histoire. Certes, on conçoit les États-Unis comme le lieu du progrès technique, mais, paradoxalement, on ne voit pas ce que la litté-



rature tire du rail, du télégraphe, du téléphone, de tout ce qui fonde la communication. Cette myopie trouve ici son guérisseur. Quant à l'histoire étatsunienne, elle aussi négligée, elle pèse sur les dédoublements littéraires, ceux de Philip Roth par exemple, et sur les doutes qui broient les subjectivités. Elle suscite l'assaut contre une frontière qui n'est plus territoriale.

Jean-François Chassay salue honnêtement son équipe de collaborateurs. C'est pourtant à lui seul qu'on doit l'unité d'une exploration qui sait vagabonder sans jamais se perdre.

Laurent Laplante

**BALZAC OU
LA FUREUR D'ÉCRIRE**
Nadine Satiat
Hachette, Paris, 1999,
630 p. ; 49,95 \$

Nadine Satiat a dépouillé rigoureusement l'imposante correspondance que Balzac n'a cessé de tenir sa vie durant. Sa méthode consiste visiblement à mettre le lecteur en rapport étroit avec ces écrits : les textes d'accompagnement, lorsqu'ils ne cèdent pas littéralement la place à des extraits d'archives, semblent en être de fidèles paraphrases. En conséquence, nous saurons de la vie du grand écrivain tout ce qu'il en a laissé savoir de son vivant, au hasard de son intense production épistolaire. L'autre source d'information dont Nadine Satiat tire profit est l'œuvre de l'écrivain, qui nous est partiellement résumée à

mesure qu'elle paraissait dans les divers journaux de l'époque. Nous suivons donc Balzac au jour le jour, au sein de ses frénétiques et difficiles seize heures d'écriture quotidiennes destinées à combler (sans y arriver jamais totalement) ses innombrables dettes. Nous aurons droit, de page en page, à force détails : le prix d'une nouvelle robe de chambre, la somme reçue pour la vente d'une de ses œuvres à un journal. Nous ferons somme toute connaissance avec un homme de démesure, prodigue, tant en affaires, pour ses acquisitions matérielles, imprimerie ou objets d'art, qu'en amour.

Malheureusement, cette méthode qui consiste à suivre à la ligne la correspondance de Balzac laisse des vides dans la vie du grand homme, des vides que Nadine Satiat ne vient pas combler. Ainsi, autour de l'agonie de Balzac, rien n'est dit au sujet de sa femme, comme si celle qui fut pourtant le plus important personnage du livre, après Balzac, n'existait plus. Il aurait peut-être fallu exploiter d'autres sources d'information afin de pallier ce manque. On ne peut cependant qu'admirer et respecter l'entreprise de Nadine Satiat, cette grande fresque balzacienne qui comporte un effort d'écriture et un travail de recherche considérables. L'intrigue qu'elle a su créer fait de Balzac un personnage dont on veut toujours savoir, au fil de notre lecture, quelle brique va lui tomber sur la tête à force d'extravagance et de fougue.

Frédéric Boutin

**L'ANIMAL
AUTOBIOGRAPHIQUE,
AUTOUR
DE JACQUES DERRIDA**
Sous la dir.
de Marie-Louise Mallet
Galilée, Paris, 1999,
564 p. ; 73 \$

Depuis le fameux colloque de 1981 consacré à l'œuvre de Derrida (*Les fins de l'homme, À partir du travail de Jacques Derrida*, Galilée) et tenu à Cerisy comme celui qu'organisait en 1997 Marie-Louise

Mallet, les rencontres se sont multipliées dans plusieurs pays afin de répondre à la générosité de l'un de ceux (un poète ?...) qui défendent avec le plus d'ardeur à notre époque le droit à la responsabilité politique et éthique hors du circuit castrateur du don et de la dette, de l'actif et du passif. Ainsi son appui à Nelson Mandela ou, plus récemment, à Mumia Abu-Jamal (journaliste et membre des Black Panthers, présumé assassin d'un officier de police de Philadelphie et condamné à mort) relève d'un esprit de communauté, celle-ci fût-elle « inavouable », pour reprendre le bel adjectif de Maurice Blanchot, c'est-à-dire sans projet fusionnel et sans valeur de production. Communier à la même table que l'autre, voilà un geste qui engage sans retour car s'y implique l'inaltérable solitude de l'être.

Ce n'est donc pas par hasard si l'avant-propos de *L'animal autobiographique* parle de « l'extraordinaire climat d'amitié » ayant favorisé les échanges autour de la question de la vie ou, plus abondamment, du vivant, de son écriture, de ses traces dans toutes les sphères qui requièrent l'inscription de l'écoute et de la respiration. Car *animal* est ici à entendre dans son sens étymologique, à savoir comme « souffle ». Il convient par conséquent d'ouvrir le diaphragme, opération réussie avec brio dans les 24 contributions de cet ouvrage qu'on peut traverser comme s'il s'agissait d'une série de rhizomes croisant au hasard mille et un motifs dont, pour n'en nommer que quelques-uns, la fiction, le témoignage, la confession, la parenté, la génétique, les biotechnologies, la philosophie, la littérature et la langue. Il y a là une remarquable liberté de ton et d'approche qui relève d'une souffrance, d'une flamme, d'une chaleur, voire d'un amour donnant envie de méditer sur la foi de son corps subtil. Si j'avais à choisir au-delà des frontières un passage entre tant de belles pages, j'opterais pour ces mots de

Marcos Antonio Siscar : « L'intérêt pour la reconnaissance est à la fois l'intérêt pour l'élaboration du sens de la passion de gratitude, comme aspect touchant à l'écriture de sa propre vie, et pour la pratique difficile de ce que l'on pourrait appeler la vertu de gratitude, comme aspect touchant le devoir moral ou éthique envers la vie d'un 'autre' compris (si l'on veut) comme l'ensemble des vivants. » Sera-t-on surpris si nous sommes enjoins de faire preuve de courage et de lucidité dans l'approche du cœur de la pensée, de la vie ? Ne suis-je pas qu'une forme parmi d'autres de l'actualisation momentanée de la matière, de l'ensemble des vivants ?

Michel Peterson

LA PENSÉE MÉTISSE

Serge Gruzinski
Fayard, Paris, 1999,
345 p. ; 33,75 \$

Par quels traits de génie ou quelles manifestations occultes des frises mexicaines, peintes par des indigènes au moment des grandes découvertes, se trouvent être, selon Serge Gruzinski, le symbole manifeste de la pensée métisse actuelle ?

Frise de Puebla ou fresque d'Ixmiquilpan, chacune déploierait des mises en scène identiques, mélangeant allègrement les univers de l'Europe de la Renaissance d'un côté de l'océan et du Mexique de la Conquête de l'autre. Des liens ténus entre ces deux sociétés distinctes, bientôt harmonisées, sont indéniables, malgré le déni apporté par les historiens et les hommes religieux de l'époque. Mieux, chacune de ces créations exhibe l'univers des Indiens, l'univers des vaincus, et il n'est pas certain à les analyser que le christianisme ait jamais triomphé du paganisme et de l'idolâtrie. Les artistes autochtones ont incorporé la culture colonisatrice afin de servir leurs desseins culturels et de faire perdurer les traditions, participant ainsi à la naissance d'une pensée métisse.

Sous l'influence de la



Conquista, de l'occidentalisation à outrance et du mimétisme forcé, les métissages ont été une réaction de survie, un élément d'affirmation. Le XVI^e siècle de l'expansion ibérique fut, à lui seul, un phénomène de globalisation, de mondialisation, et donner à la *world culture* contemporaine le bénéfice de l'inédit, c'est oublier les interactions toujours à l'œuvre entre les peuples. Loin de l'effet de mode et aux quatre coins du globe, le phénomène des mélanges est incontestable. Serge Gruzinski affirme même que c'est au cœur du changement et de l'instabilité que se loge la véritable continuité des choses. C'est ce constat, auquel s'ajoute la complexité du processus, qui rend les gens méfiants. De plus, la nature capricieuse de cette subtile alchimie, de ce mélange fragmenté et imprévisible, de cette imbrication entre deux ou plusieurs imaginaires bouleverse les repères traditionnels, suscite le doute, le rejet.

Pourtant, disait Montaigne, un honnête homme est un homme mêlé. N'en déplaise aux chantes de la pureté.

Sandra Friedrich

L'ÊTRE EN GESTATION RÉFLEXIONS BIOÉTHIQUES SUR L'EMBRYON HUMAIN

Vincent Bourguet
Presses de la Renaissance,
Paris, 1999, 396 p. ; 39,95 \$

Ce qui est en gestation, dans cet essai de Vincent Bourguet, n'est pas seulement l'embryon humain, mais également la définition de l'homme. La

méthode scientifique et ses instruments, qui rendent visible ce qui était autrefois inaccessible à l'œil nu, permettent en effet maintenant d'affiner l'observation de l'être humain. Et la bioéthique, qui n'appartient pas au domaine scientifique et ne lui est pas subordonnée, s'appuie sur celui-ci pour construire de meilleures bases à la réflexion philosophique et établir les frontières éthiques de la science : « [...] l'éthique n'est pas 'facile', mais 'difficile', [...] parce qu'elle s'exprime originellement non pas comme un projet, mais comme ce qui limite nos projets, bref parce qu'elle s'exprime sous la forme de l'interdit ».

Il ne s'agit donc pas ici d'un pamphlet sur le droit ou non des femmes à l'avortement, avec tous les débordements du genre, mais plutôt d'une thèse de doctorat, remaniée pour une plus grande diffusion, qui présente la conception de l'embryon humain qu'ont défendue les grands philosophes occidentaux. Ils y passent tous : de Platon et Aristote à Hegel et Husserl, sans oublier Thomas d'Aquin et Kant, les philosophes français et anglais des Lumières, ainsi que quelques-uns de nos contemporains.

L'essai tente surtout de répondre à la question : pourquoi interdire les manipulations génétiques sur l'embryon, alors que l'on permet son « homicide » par l'avortement ? D'un côté, la liberté et la santé de la femme sont avancées comme éléments de réponse, même si on demeure dans le flou lorsqu'il s'agit d'avortement comme moyen contraceptif après coup ; de l'autre, on pose que l'embryon est un être et non pas une chose, ce qui interdit sa manipulation, mais un être qui n'a pas encore acquis la qualité de personne morale, ce qui permet encore l'avortement. L'essai de Vincent Bourguet fait le point sur la question, mais il demande de bons efforts de lecture aux personnes non initiées au langage philosophique.

Karl Poulin